

**Clément ROSSET**  
**LA FORCE MAJEURE**  
**Les Éditions de Minuit, Paris, 1983**

Hasard des lectures, rencontres opportunes... après ma lecture d'Espinosa à propos de Parménide, je retrouve dans ces textes de Clément Rosset un esprit semblable, une inspiration commune, des éléments qui me confortent dans mon intuition soupçonneuse à l'égard de certaines figures révérencées de la philosophie officielle.

Trois écrits, de longueurs différentes, abordent, chacun selon leur propre point de départ, l'énigme de la vie, de l'existence.

Le premier, *la force majeure*, est une méditation sur la joie, toujours injustifiée, sans cause réelle, même si elle se trouve bien sûr des prétextes. Il y a quelque chose d'absurde dans toute joie. Ou quelque chose de gratuit, même si ce mot ne vient pas sous la plume de Rosset, qui pourrait ainsi la considérer comme un don que fait la vie à l'homme, dans toute occasion de s'éprouver vivant. Déjà se profile l'idée que ce qui n'est qualifié que comme « apparence », « illusion », « mensonge », c'est-à-dire ce qui est là, expérimenté, vécu, est notre bien véritable à défaut d'être la Vérité.

Les *notes sur Nietzsche* (cinq consonnes de suite, ça surprend toujours l'orthographe et le francophone !) viennent ensuite remettre au centre de la pensée du philosophe un *gai savoir* qui est amour de la vie, « *amor fati* », c'est-à-dire amour de sa destinée, de la vie telle qu'elle est, là, sans trier entre bonheurs et malheurs, sans inventer un arrière-monde qui lui donnerait (inutilement et faussement) un sens. Toutes ces tentatives de donner du sens ne sont au fond que non acceptation de la vie, critique de ce qui est au nom de ce qui devrait ou pourrait être. Saint Augustin, quelque part dans ses confessions (ne me demandez pas la référence exacte, je ne l'ai pas retrouvée) dit que le monde est « parfait » mais que notre imperfection fondamentale (= nos limites) nous empêche et de le voir et de le comprendre... Clément Rosset réorganise toute une vision de Nietzsche autour d'une conception joyeuse du non-sens dramatique de l'existence ; et c'est l'occasion d'une critique de la lecture qui en est faite, par Heidegger en particulier, et par bien d'autres. Est-ce mon manque de culture nietzschéenne, mais il me semble que ses arguments sont forts, et sa démonstration limpide.

Cioran est le sujet du troisième texte, *post-scriptum : le mécontentement de Cioran*. De notre position, soulignée par Pascal, entre deux infinis, il en ressort une futilité de nos existences, une impardonnable insignifiance de nos vies. « *L'œuvre de Cioran est tout naturellement hantée par cette logique suicidaire, qui tient le rien pour un état plus enviable, et plus honorable pour l'amour-propre, que le presque rien alloué à l'existence.* » (p 101) Et pourtant, il (n'est mort (qu')à 84 ans, atteint par la maladie d'Alzheimer. Ultime vengeance de la vie ?

Toute la philosophie défendue par Clément Rosset est parfaitement résumée dans l'adage médiéval de Martinus Von Biberach qu'il nous offre en toute fin d'ouvrage, et que je ne résiste pas au plaisir de partager avec vous :

« *Je viens je ne sais d'où,  
Je suis je ne sais qui,  
Je meurs je ne sais quand,  
Je vais je ne sais où,  
Je m'étonne d'être aussi joyeux.* »